

La langue de chez nous

Pascale Navarro

Volume 4, Number 3, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10864ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)

1923-211X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Navarro, P. (2008). La langue de chez nous. *Entre les lignes*, 4(3), 10–10.

La langue de chez nous



Je ne suis pas friande des sondages, car je doute toujours de leur impartialité. Pourtant, il y a quelques semaines, le *Journal de Montréal* publiait les résultats d'une enquête sur les baby-boomers et les conflits de générations, dont certaines réponses m'ont interpellée. Dans ce sondage, la majorité des répondants s'entendaient pour dire que nous éprouvions des problèmes criants à parler et à écrire notre langue. Bien sûr, on pourrait rétorquer qu'on s'en était déjà rendu compte : plusieurs professeurs d'université sont découragés par leurs étudiants, auxquels il faut réapprendre à écrire, et des spécialistes, à commencer par ceux du Conseil supérieur de la langue française, nous en avisent depuis des années.

Mais la conjoncture politique est favorable au sujet : la ministre de l'Éducation, Michelle Courchesne, a lancé un programme pour améliorer l'enseignement de la langue, rattrapant au passage un débat que tous les partis politiques s'arrachent : celui de l'identité. Et la langue que l'on parle, que l'on écrit, bien sûr, est au cœur de ce débat.

Mais il ne faut pas être cynique. Et plutôt profiter de l'occasion, pour se remettre à la tâche. Parce qu'un réel problème existe. L'enseignement de la langue, le laxisme, mais surtout, le haut taux d'analphabétisme qui empêche de nombreux Québécois d'accéder au savoir.

Néanmoins, si l'on reconnaît qu'il y a une contradiction entre le fait d'accepter un usage médiocre du français écrit et parlé, et de revendiquer sa langue pour assurer son caractère distinct dans un pays, l'on progresse déjà.

On connaît tous les arguments pour plaider en faveur du bien parler : confiance en soi, clarté, formulation des idées, bref,

c'est la base pour prendre sa place dans la relation aux autres.

On le sait, mais concrètement, on laisse passer beaucoup de choses. Je me souviens d'une campagne publicitaire émanant du ministère de l'Éducation il y a une quinzaine d'années, qui scandait un slogan allant comme suit : « Ma matière préférée, c'est la récré ». On voulait sûrement faire cool et se rapprocher des jeunes, mais cela en dit long sur le mépris avec lequel on considère trop souvent le savoir. Or la langue est un savoir, donc un pouvoir, dont nous ne sommes malheureusement pas assez fiers.

L'autre jour, une amie chère travaillant à l'étranger m'a fait une observation qui m'a abasourdi : selon elle (et d'autres de ses collègues), notre système d'éducation serait l'un des meilleurs au monde. Je suis tombée des nues. Comment ? Notre système qui donne des diplômes à des gens qui ne savent pas écrire correctement, ce système serait l'un des meilleurs ?

Pendant que nous critiquons tous l'état de nos bibliothèques scolaires, le niveau médiocre de la langue et le peu de place que l'on fait à la littérature, je remets tout de même en question mon préjugé : mon amie a peut-être raison. Peu de sociétés ont les coudées franches et les moyens de se préoccuper du problème de l'alphabétisation, des programmes scolaires et de la place de la lecture dans la société. Mais tout de même, selon les résultats de l'Enquête internationale sur l'alphabétisation et les compétences des adultes (Statistique Canada) menée en 2005, « près de 800 000 Québécois, âgés de 16 à 65 ans, se situent au plus bas niveau de l'échelle des capacités de lecture ». Ça fait beaucoup d'entre nous.

Relevons-nous les manches !